

"Le déserteur" : la fureur de vivre

COMPÉTITION

Le deuxième long métrage de Dani Rosenberg narre la folle cavale d'un jeune soldat israélien.

Tous les films en compétition valent d'être vus mais celui-là mérite d'être vécu. Car *Le déserteur* ne fait pas écho au cauchemar en cours au Proche-Orient, il semble en être extrait directement, immédiatement, et le visionner c'est se téléporter en Israël et prendre – il n'y a pas d'autre mot – une putain de claque. Mais c'est d'abord rencontrer au beau milieu de la nuit Shlomi, un gamin de 18 ans, et un soldat en mission dans la bande de Gaza. Mais quand sa section s'ébranle pour monter au

combat, lui n'en fait rien : il se carapate ! En voiture, en bus, à vélo, à pied, en tout cas sans se retourner et à toute vitesse. Shlomi a d'autres projets, enfin un : revoir à Tel-Aviv sa petite amie Shiri sur le point de s'envoler pour le Canada. Faire l'amour, pas la guerre. Ce n'est pas tant le portrait d'un pacifiste que réalise Dani Rosenberg qu'une jeunesse, une insoumission, une pure pulsion de vie, qu'il veut saisir, sans la capturer. Alors il lui colle aux basques, et comme elle, sa caméra est en

mouvement permanent. Musique trépidante, percussive, montage d'une précision horlogère, filmage dynamique et inventif, *Le déserteur* s'affirme comme du beau, du grand cinéma. Mais la réalité ne fait pas de cinoche. Quand l'alerte retentit, signalant une roquette, que les passants s'allongent alors en position de sécurité à même la rue, ou que les clients d'un bar jusque-là animé l'évacuent promptement, Shlomi a beau ne pas broncher. Il a beau ne pas sembler concerné, s'en foutre même. La réalité refuse de le lâcher. Sa disparition tourne bientôt en boucle aux informations, et personne ne l'interprète comme il faut. On le pense kidnappé par le Hamas,

voire tué. Il veut rassurer ses parents mais en Israël où le service militaire est obligatoire, la désertion est synonyme de disgrâce et de prison, il se fait comme qui dirait "tué". Il est acculé. Quel bordel, il n'a donc pas le droit de vivre sa vie ?

Ainsi la cavale qui avait au départ quelque chose de burlesque, qui exultait presque d'exhaler la griserie de tout envoyer balade, glisse-t-elle lentement vers l'humour noir, très noir, et inexorablement vers le drame désespéré. Le déserteur pacifiste se prend le mur de la réalité de son pays et nous, *Le déserteur*, pas si fiction, en pleine gueule. Non, il n'y a définitivement pas d'autre mot.

Jérémy Bernède



Sujet ultra-brûlant, forme ultra-cinématographique. DULAC DISTRIBUTION